

Copie anonyme - n°anonymat : 576341



G7-00085
576341
Dissert CG

Code épreuve : 254

Nombre de pages : 10

Session : 2024

Épreuve de : Dissertation de culture générale

Consignes

- Remplir soigneusement l'en-tête de chaque feuille avant de commencer à composer
- Rédiger avec un stylo non effaçable bleu ou noir
- Ne rien écrire dans les marges (gauche et droite)
- Numéroté chaque page (cadre en bas à droite)
- Placer les feuilles A3 ouvertes, dans le même sens et dans l'ordre

Seis sage, Ô ma violence

Dans le roman Michael Kohlhaas d'Heinrich von Kleist, le personnage éponyme retourne à la raison et retrouve une forme de sagesse une fois la violence abandonnée. Mais lorsqu'il a recours à celle-ci dans sa croisade en quête de Justice, réclamer de sa violence qu'elle soit sage semble impossible tant elle a pris contrôle de lui et n'apparaît plus comme "sa" violence mais comme une violence ayant raison de sa volonté. Poser l'impératif à sa propre violence d'être sage revient d'une part à souhaiter qu'elle soit calme, dans un état de raison, sous une forme de contrôle mais également l'appeler à une sagesse en tant que pureté de l'âme et des actions, en accord avec le Bien, la Vérité ou bien la Justice. En ce sens, une violence sage se présente comme un oxymore en ce que la violence est l'exercice contraignant ou destructeur de la force et s'oppose ainsi à une forme de docilité et tend plutôt à se rapprocher du mal, du vice que d'une quelconque forme de pureté. L'impératif peut également s'apparenter à une expression de crainte, de supplication face à la supériorité de la violence, une violence qui semble être souveraine. Dans cette

perspective, parler de "ma" violence est contradictoire car si la violence est mienne alors ne devrait pas échapper à mon contrôle or ici la supplication montre qu'on ne peut seulement lui exprimer nos souhaits sans jamais être sûr qu'elle me s'y plie. Il y a ainsi une forme de crainte face à l'emprise que la violence peut avoir, crainte de ce que soi-même on peut être amené à faire en ayant recours à la violence. On tente par conséquent de se raisonner mais cela en s'adressant à notre violence comme si elle était une force extérieure. Cette forme de dissociation entre moi et ma violence, n'est-elle pas une forme de déresponsabilisation ? Peut-on faire entendre raison à la violence qui apparaît comme une misologie appliquée, sourde à tout raisonnement ? Réclamer de sa violence qu'elle soit sage, n'est-ce pas là nier ma liberté d'action ? Faire soi-même de sa violence une sage violence n'est-ce point ce vers quoi l'homme doit tendre ? Si l'impératif de réclamer de sa violence qu'elle soit sage apparaît comme aporétique et contradictoire, il n'en est pas pour autant vain mais représente tout de même un danger. Le sage est donc celui qui fait de cet impératif un impératif de vie pour se mettre au service du Bien commun.

Réclamer une violence sage c'est vouloir une violence qui s'apparente au calme, à la maîtrise or la violence est par excellence la démesure, l'hubris grecque et ainsi son excès anéanti toute possibilité de sagesse. La violence est une

puissance autotélique, trouvant sa fin en elle-même et conduit ainsi à la déshumanisation des hommes qui s'ennivrent et se perdent dans cette violence. Goya dans sa série des Désastres de la guerre peint une violence archaïque conduisant les hommes vers leur funeste destin. Comme en témoigne la planche numéro 26 intitulée "no se puede mirar" (On ne peut pas regarder), la violence échappe à toute possibilité d'être sage au point qu'on ne puisse pas la regarder. En mettant les bourreaux hors de la vue du spectateur, le peintre espagnol les met hors d'humanité et souhaite ainsi retranscrire l'atrocité de ce dont il a été témoin, des atrocités exemptes d'une quelconque forme de sagesse. La violence révèle ainsi l'horreur humaine bien plus que sa sagesse. Si la sagesse est le côté éclairé de l'âme, la violence naît dans la partie sombre de l'homme et ainsi réclamer de celle-ci qu'elle soit sage relève de l'aporie.

En outre, si la violence ne se laisse appréhender par la sagesse, il semble légitime de se demander si poser un impératif sur ma violence n'est pas déjà une contradiction dans les termes. Parler de "ma" violence rapporte à une possession qui suppose un contrôle or il apparaît que la violence n'est jamais la mienne et donc que je ne peux la commander. Ainsi René Girard démonte les mécanismes de tentative de contrôle mis en place par l'homme dans son ouvrage Achever Clausewitz et montre qu'ils sont voués à l'échec. Il écrit ainsi : "Quiconque manipule la violence sera manipulé par elle", appuyant le fait que les hommes, s'ils pensent pouvoir exercer une maîtrise de la violence, la plier à leurs désirs et la faire leur, ne font en réalité que lui donner les aliments de son développement. Dès lors, il est impossible de

poser un impératif à la violence car celle-ci n'obéit pas à la volonté humaine et elle ne peut jamais devenir "ma" violence. Commander une sagesse de la violence est donc vain car elle suit ses propres logiques.

La sagesse apparaît comme ce qui nie toute possibilité d'en venir à la violence, ainsi si la violence nie la sagesse, à son tour la sagesse nie la violence. Cérinas dans son ouvrage Totalité et Infini soutient cette thèse. La sagesse repose sur la rencontre d'autrui à travers son visage. Le visage ne représente pas la réalité physique de la face avec ses différentes caractéristiques mais la transcendance propre à autrui. En le présentant comme une misère, un dénuement, Cérinas montre que la sagesse de l'homme repose sur le refus de la violence face à la vulnérabilité du visage. Tout recours à la violence nie l'humanité d'autrui et par-là même ma propre humanité et s'oppose donc à la sagesse humaine. La rencontre avec autrui se base non pas sur le voir mais sur l'entendre, en effet, lorsque je fais face à la misère d'autrui j'entends l'injonction "tu ne tueras point". On ne peut donc attendre de la violence qu'elle soit sage car la sagesse repose précisément sur un renoncement total à la violence tandis que la misère d'autrui prouve sa grande vulnérabilité.

Il apparaît ainsi vain de réclamer de sa violence qu'elle soit sage tant celle-ci s'oppose à la sagesse et est sourde à toute volonté humaine. Cependant, cet impératif n'est-il pas noble bien que compliqué ? N'est-il pas possible d'accorder une forme de sagesse à celui qui est violent ?

Copie anonyme - n°anonymat : 576341

Code épreuve : 254

Nombre de pages :

Session : 2024

Emplacement
QR Code

Épreuve de : Dissertation de culture générale

Consignes

- Remplir soigneusement l'en-tête de chaque feuille avant de commencer à composer
- Rédiger avec un stylo non effaçable bleu ou noir
- Ne rien écrire dans les marges (gauche et droite)
- Numéroté chaque page (cadre en bas à droite)
- Placer les feuilles A3 ouvertes, dans le même sens et dans l'ordre

La violence peut se réclamer d'une forme de sagesse en ce que le violent y a recours sans méconnaître la sagesse et parfois même pour y parvenir. Le violent n'est pas forcément une brute sourde à toute possibilité de sagesse. Sartre dans ses Cahiers pour une morale montre que le violent ne nie pas l'existence du Bien et que sa violence peut être qualifiée de sage en ce qu'elle tente de délivrer ce Bien. En effet, si le violent reconnaît l'existence du Bien, il voit celui-ci comme emprisonné au sein de l'univers et donc l'univers apparaît comme un obstacle à dépasser, à détruire en vue de libérer le Bien. Cependant si on peut réclamer de cette violence qu'elle soit sage, car en accord avec le Bien, elle n'en reste pas moins dangereuse car incontrôlable. "Le violent n'accepte pas l'échec sans la mort, à la limite il remplace la destruction pour le but par la destruction par la destruction" écrit Sartre, montrant ainsi que si il est possible de réclamer de la violence qu'elle soit sage cela n'est que temporaire car ... le violent se perd rapidement dans sa violence et perd toute forme de sagesse.

Si ma violence est sage, n'en est-elle pas peu autant condamnable ? Si une violence peut se

se présenter comme sage car exercée au nom de grands principes telles que la Justice, le recours à la violence nie cette sagesse. Michael Kohlhaas afin de faire face au mur d'iniquités auquel il est confronté, se laisse aller à la violence après l'échec de tous ses recours légaux. Si ce personnage est présenté comme l'un des plus justes de son temps, en se plongeant dans la violence, il commet les pires exactions et perd la sagesse qui le définissait. Ainsi si au départ il croyait utiliser la violence et pouvait souhaiter qu'elle soit sage, cet impératif s'est consumé à mesure que le personnage se perd dans son usage. Elle n'est plus "sa" violence mais une violence souveraine à laquelle il est soumis et qu'il semble vénérer. En terminant sa croisade et lorsqu'il a obtenu gain de cause, Kohlhaas est condamné à mort et accepte cette sentence. La violence dans laquelle il s'était abandonné redevient "sa" violence grâce à une responsabilisation face à ses actes.

Si ma violence semble refuser l'impératif d'être sage car elle est la démesure, me dissocie de cette violence en lui opposant ma volonté qu'elle soit sage, n'est-ce pas là une forme de déresponsabilisation ? Dans Gorgias, l'orateur éponyme présente la rhétorique comme le plus beau des arts, aux résultats inégalables et par dessus tout comme privée de violence car elle reposerait sur le consentement. Cependant Platon en se faisant relayer Calliclès, apologue de la violence et Gorgias, montre que la

rhétorique entretient avec la violence un rapport intime. Platon condamne la rhétorique en ce que celle-ci, ne reposant sur aucune sagesse, nie ce qu'il y a de plus libre en l'homme : la raison. Cependant le philosophe ne nie pas l'usage de la persuasion mais souhaite que celle-ci même aie la Vérité. Ainsi il est possible de réclamer de ma violence qu'elle soit sage mais Gorgias se désolidarise directement de l'usage que la population peut faire de la persuasion. Le violent ne peut donc exiger de sa violence qu'elle soit sage en se désolidarisant de celle-ci mais doit en être responsable et ne pas la considérer comme extérieure à moi.

Si il semble possible d'attendre de sa violence qu'elle soit sage, cette attitude passive se révèle dangereuse. Le sage n'est-il pas celui qui fait de cet impératif un impératif de vie et qui, plutôt que de se désresponsabiliser face à celle-ci, en prend conscience et la met au service du Bien commun ?

Ne pas se dissocier de ma violence et ne pas la considérer comme souveraine sur ma condition est certainement un moyen d'atteindre une violence sage. Kaliaev dans la pièce de théâtre Les Justes d'Albert Camus est un révolutionnaire souhaitant voir advenir un monde meilleur mais il a recouru à la violence. Cependant même si la fin de sa violence paraît sage, il ne se désolidarise pas de celle-ci et au contraire en prend une conscience douloureuse et souffre des affres qu'elle lui fait subir. La violence n'est ainsi plus souveraine mais vu comme un instrument qui est parfois nécessaire mais jamais légitime.

Sans la vénérer, Kaliayev fait "la révolte pour la vie, pour donner une chance à la vie". Celui qui parvient à prendre conscience de sa violence et ne jamais la justifier malgré la sagesse de la fin visée peut ainsi chercher à ce que sa violence soit sage et contrôlée.

De plus, si la violence peut apparaître comme niant toute possibilité de sagesse, certaines violences semble paradoxalement entretenir un lien intime avec cette vertu. Si la colère (orgè) est souvent perçue comme une pulsion révélant une faiblesse humaine ou synonyme d'emportement et donc de non-maîtrise de soi, ce sentiment violent entretient avec la sôphrosynè une relation qui n'est pas forcément contradictoire. Dans son livre VII de son Ethique à Nicomaque, Aristote montre comment la colère "tend l'oreille à la raison". En effet, l'homme sage peut se mettre en colère face à un défaut de justice et doit savoir la contenir lorsque la justice est à l'œuvre. Mais bien plus que montrer qu'il y a une colère du sage, Aristote montre qu'il y a une sage colère. Dans la cité, le colérique permet de réagir face à l'impuissance de la justice, il prend son relais. Ainsi le colérique cherche à vivre dans une société harmonique où chacun répond à la même justice. En vue du Bien commun cette forme de violence qui se plie à la raison peut exiger de la part de l'individu d'être qualifiée de sage.

En prenant conscience de ma violence mais si elle poursuit une fin bonne à la communauté, je peux exiger de ma violence qu'elle soit sage sans jamais s'abandonner à l'excès. Ainsi Platon dans la République montre que la violence de la persuasion

Copie anonyme - n°anonymat : 576341

Emplacement
QR Code

Code épreuve : 254

Nombre de pages :

Session : 2024

Épreuve de : Culture générale

Consignes

- Remplir soigneusement l'en-tête de chaque feuille avant de commencer à composer
- Rédiger avec un stylo non effaçable bleu ou noir
- Ne rien écrire dans les marges (gauche et droite)
- Numéroté chaque page (cadre en bas à droite)
- Placer les feuilles A3 ouvertes, dans le même sens et dans l'ordre

peut être utilisée si elle est en vue de l'accès à la Vérité. Comme le montre la figure de l'expérience pré-empirique, le cocher cherche de toutes ses forces à contempler la Vérité mais l'un des chevaux le tire vers la satisfaction des désirs, face à celui-ci le cocher doit faire preuve de force (bia), en tirant sur les rênes pour le remettre sur le droit chemin et cette sage violence permet de ne pas s'égarer vers les vices humains. Au même titre, la justice si il peut parfois être vue comme violente, ne peut être considérée que comme sage par l'honnête citoyen lorsque celle-ci vise l'accès à la Vérité et au Bien commun. Dès lors, il est possible de réclamer de sa violence qu'elle soit sage mais cela passe par une utilisation de celle-ci au service du bien commun et une mise de conscience de son usage sans jamais s'y soumettre.

Si exiger de ma violence qu'elle soit sage se présente comme oxymorique avec l'idée même de violence, il ne faut pas pour autant renoncer à ce projet. Une forme

de sagesse est décelable dans ma violence à condition que j'en prenne une pleine conscience, que je refuse de m'y soumettre ou de la vénérer et qu'elle serve l'intérêt commun. L'impératif, s'il est fait impératif de vie, peut devenir vertu humaine.



